



**MINISTÈRE  
DE L'ÉDUCATION  
NATIONALE,  
DE LA JEUNESSE  
ET DES SPORTS**

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

## **En français dans le texte**

**Une émission de France Culture en partenariat avec le ministère de l'Éducation nationale, de la jeunesse et des sports.**

Émission diffusée le 19 septembre 2020

Objet d'étude : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI<sup>e</sup> siècle

Œuvre : Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*

Parcours : Soi-même comme un autre

### **I. ANALYSE LITTÉRAIRE**

Texte : Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, extrait du livre II (p. 47 à 54 de l'édition folio)

« Varius multiplex multiformis » : varié, complexe, changeant. Ces trois adjectifs empruntés à l'évocation d'Hadrien dans l'*Épitomé de Caesaribus*, ouvrage anonyme et tardif du Vème siècle, servent de titre à la section des *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar dont est extrait le passage que nous venons d'écouter. Diversité intime qui fait assurément la richesse du personnage-narrateur, qui cernait pour l'historiographe anonyme la personnalité de l'empereur, mais qui aux yeux de Marguerite Yourcenar caractérise essentiellement sa période de formation, et non forcément la totalité d'un homme qui a appris à se construire, c'est-à-dire, comme il en fait ici la démonstration, à s'épaissir en même temps qu'à se simplifier.

C'est alors sur cette jeunesse, sur une progressive sculpture de soi, que revient ici le narrateur, empereur au seuil de la mort qui a décidé de laisser le témoignage de sa vie au « cher Marc » auquel la lettre, vite devenue de longs mémoires, est d'abord adressée. « J'ignore à quelles conclusions ce récit m'entraînera. Je compte sur cet examen des faits pour me définir, me juger peut-être, ou tout au moins pour me mieux connaître avant de mourir », écrivait-il dans la première section (p. 29-30 de l'édition folio), lorsque l'enjeu de la rédaction se cherchait, que le projet autobiographique s'interrogeait sur ses visées.

Notre extrait prend place juste après l'évocation d'un séjour à Athènes du jeune Hadrien, où « l'adolescent au cœur ombrageux goûtait pour la première fois à cet air vif, à ces conversations rapides, à ces flâneries dans les longs soirs roses ». Mais les délices d'une Grèce intellectuelle face à une Rome pratique et pragmatique n'ont pas manqué de leçons : à côté des subtilités d'un maître sophiste, c'est auprès d'un médecin qu'Hadrien apprit « à

préférer les choses aux mots, à me méfier des formules, à observer plutôt qu'à juger ». Et, des années plus tard, c'est bien cette « méthode » médicale, cette science toute pratique qui est à l'œuvre dans la constante pesée, de soi-même et des autres, qui travaille notre extrait.

« J'ai assez peu aimé la jeunesse, la mienne moins que toute autre » : d'emblée, l'attendrissement, l'émerveillement devant l'âge d'or, la complaisance d'une rétrospection narcissique, risques éminents du genre littéraire pratiqué, sont violemment dépoétisés. « En dépit des légendes », malgré la célébrité de la passion éprouvée pour le jeune Antinoüs, que le lecteur des *Mémoires* découvrira plus tard, Hadrien vise à l'impassibilité du jugement, tout particulièrement lorsqu'il est question de lui-même. La pesée éthique passe par les adjectifs, nombreux, choisis, généralement en tension, comme pour mieux affûter et préciser le diagnostic : « période opaque et informe, fuyante et fragile », traversée par « une espèce d'ambition frivole et d'avidité grossière », la jeunesse d'Hadrien lui paraît manquer à la fois de précision et de consistance. On est soi déjà, mais sans l'être, bousculé par des appétits, des tentations, des possibilités, des erreurs. On est encore une ébauche, que le temps « ce grand sculpteur », selon le titre d'un essai de Marguerite Yourcenar, aura pour tâche de tailler, de polir, de policer. L'extrait raconte ce parcours, de l'épure au dessin, et la boucle ainsi définie participe de l'impression de stabilité conquise : « Et c'est de la sorte, avec un mélange de réserve et d'audace, de soumission et de révolte soigneusement concertées [...] que je me suis finalement accepté moi-même » disent les dernières lignes.

Entre les deux états, la mémoire revient sur le retour à Rome, après la formation intellectuelle grecque, les premiers pas dans la vie sociale et politique, l'apprentissage de l'éloquence, puis la mise en œuvre d'une « technique » de soi, jugée plus utile et pertinente qu'une abstraite « philosophie ». Presque partout, la phrase (et avec elle l'effet de voix du personnage-narrateur), campée, équilibrée, ne manque pourtant pas de s'aventurer dans la complexité des intrigues politiques entre le Sénat, la ville et Domitien, ou dans la confusion des conduites juvéniles, faites de mimétisme autant que de prétention affichée à la singularité. Elle sait jouer de la frappe de la sentence : « On m'aimait peu. Il n'y avait d'ailleurs aucune raison pour qu'on le fit ». Mais elle peut aussi, sans briser l'élégance générale du ton, convoquer des réalités basses, ne craignant pas le terme précis, en retournant le beau mot de « gloire » en « démangeaison d'entendre parler de nous », ou en rendant visible la « lèpre de mensonges » répandue dans les familles venues consulter le jeune juge chargé des litiges d'héritage qu'Hadrien apprenait à être.

C'est que tout est double, duel, dual, dans la richesse des faits et des êtres, et qu'aucune position de surplomb ni aucune simplification dogmatique ne peuvent dissimuler la diversité du monde, la variété des forces, la contradiction des énergies qui font la vie. Face à Rome traversée par les frimas de février, « Athènes blonde et sèche » perd cependant l'avantage comme en raison de ses qualités. L'intelligence analytique s'y vautre dans une « poussière d'idées respirées déjà », et abandonne à Rome la réalité du pouvoir sur les choses, les hommes et les siècles. Si Domitien est alors un tyran à bout de souffle, la génération qui ne tardera pas à le remplacer (la famille même d'Hadrien) n'a guère pour elle que l'avantage de la nouveauté. Si les fastidieuses audiences du jeune juge le confrontent à la bassesse humaine, il s'y initie pourtant à l'art d'écouter, et de traiter au plus vite ce qui n'a pas d'intérêt. Si la jeunesse est avide, et trop souvent aveuglée, ce n'est pas en réfrénant ses appétits, mais aussi en s'y abandonnant qu'on la cultive : on perd les « ambitions grossières » en les domestiquant, mais aussi en les réalisant. De même les hommes sont-ils

complexes : « je les sais vains, ignorants, avides, inquiets, capables de presque tout pour réussir, pour se faire valoir [...] ». L'énumération quitte ici l'équilibre classique, pour une apparente diatribe que ne renierait pas le Musset *d'On ne badine pas avec l'amour* (« Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites... ») ! Mais pour le sage Hadrien, nulle sortie par l'amour romantique toutefois de ces vices et défauts des hommes : c'est leur inconstance même dans le vice qui les rend moins dangereux et criminels qu'on ne le croit... Et puis (nouvelle pesée, nouvelle balance) : « Entre autrui et moi, les différences que j'aperçois sont trop négligeables pour compter dans l'addition finale ». Ce pour quoi d'ailleurs l'évocation de soi atteint à l'universel.

La souveraine clarté qui fait le plaisir du texte n'est donc en rien celle d'un point de vue qui simplifierait, mutilerait le fourmillement des réalités et la complexité du monde humain, affectif, social, politique, celui du corps et de l'âme, des tentations et des décisions, de la volonté face au chaos des faits. Ce qui est repoussé (constamment), c'est « l'abstrait », qui « insulte aux conditions de notre monde plein, continu, formé d'objets et de corps ». Aussi la veine autobiographique fait-elle circuler un sang philosophique : ce fourmillement complexe, cette atomisation des choses (et même, plus loin dans le texte, des idées ou des problèmes qu'il faut diviser pour les penser), ce jeu de tensions relèvent d'une physique épicurienne. Rien n'en est dit, mais c'est en raison même de cette compréhension de la complexité et de l'instabilité qu'est repoussée, explicitement cette fois, « la dure volonté du stoïque », de laquelle le jeune Marc-Aurèle, destinataire des *Mémoires*, « s'exagère le pouvoir ». Ondulation et complexité du monde dont ne viendra pas à bout la volonté, séduisante, mais désincarnée, géométrisée, du stoïcien : comme chez Montaigne, « la vie m'est un cheval » dont on « épouse les mouvements » - mais après l'avoir, « de son mieux, dressé ». La construction de la sagesse d'Hadrien – formulation qui peut à raison servir de titre à l'étude de ce passage – tient ainsi de l'expérience et de la technique, de la conduite et de l'abandon, de la totalisation des expériences humaines, de la progressive correction de soi pour que l'homme – l'homme seul, semble-t-il, sans les dieux du Panthéon et sans l'Homme-Dieu chrétien dont le retentissement demeure encore minoritaire - à la fois s'accepte, s'améliore, et se construit. Il s'agit de ne verser ni dans « l'arrogance de César » ni dans « la froide supériorité du philosophe », pour une sagesse en acte, pétrie par le tohu-bohu de la vie, mais sachant y garder un cap.

Rarement comme dans notre passage les *Mémoires d'Hadrien* ont-ils été aussi proches de Montaigne, en dépit de l'opposition des styles. La langue de l'essayiste renaissant souvent prend en charge toute la complexité des choses, d'où est filée peu à peu, depuis la pelote entière d'abord vertigineuse, un fil de cohérence et avec lui une ligne de conduite. Celle d'Hadrien (et de Yourcenar, dont on a vanté ou contesté l'élégant drapé d'un style « en toge ») pose d'abord l'équilibre de la pesée éthique, met en ordre, mais en rappelant souterrainement le fourmillement du monde et de la vie. L'opposition des esthétiques tient assurément aux époques de l'un et de l'autre, mais elle relève sans doute moins des tempéraments que des genres littéraires : l'essai construit sa pensée, et trouve son chemin se faisant ; les mémoires reconstruisent un passé, et peuvent l'évoquer en ayant déjà trouvé l'équilibre de la bonne distance – puisque tout est là.

« J'ai fréquenté bon nombre de héros, et même quelques sages » : encore une fois l'équilibre de la phrase est au service d'une nuance, pleinement et savoureusement dessinée. Dans l'ordre des valeurs de l'Empereur, contre la pourpre romaine, la progression

dit une autre hiérarchie : l'héroïsme tonitruant, d'abord réduit par la masse (« bon nombre ») vaut beaucoup moins (« et même ») que la sagesse. Mais s'agit-il seulement d'Hadrien ? Comme on l'a vu, le propos ne cesse de montrer combien l'incommensurable Empereur se juge parfaitement mesurable aux autres hommes, qui sont lui. C'est donc de nous qu'il s'agit ; de nous tous, et la même sagesse à inventer (une sagesse qui encore une fois, ne se fait pas par soustraction des folies, une mesure qui ne s'obtient pas en rognant sur notre démesure intime) vaut pour Hadrien comme elle vaudra, autrement, pour la dernière créature de Marguerite Yourcenar, *Un Homme* (mais cette fois-ci) *obscur*, s'installant pour mourir sur une dune du Nord... comme Hadrien, qui n'aspire pas à l'héroïsme, et imagine, en fin de notre extrait, à distance encore une fois de l'idéal stoïcien, dans l'agonie, s'il ne pouvait les empêcher, « se résigner à [s]es cris ».

Au milieu du XXe siècle, Marguerite Yourcenar offre sa pensée et sa voix à un Empereur romain, et invente une longue lettre à son futur successeur. Au début du XXIe siècle, des lecteurs (et de jeunes lecteurs, par le programme des lycées) sont destinataires de ce que Marguerite-Yourcenar-Hadrien leur propose et leur tend comme le miroir et la mesure d'une vie. « Soi-même comme un autre », indique le « parcours » d'étude des programmes pour aborder l'œuvre. Comme un autre ? Autant qu'un autre, sans doute. Mais pour inventer une sagesse moderne, comme Marguerite Yourcenar se propose de le faire quelques décennies après une seconde guerre mondiale qui aurait pu avoir raison du visage même de l'Homme, si c'était possible, si c'est possible, l'extrait, avec une lucidité frémissante, nous rappelle en premier lieu que toute unité du Moi est précaire, expérimentale, et que toute harmonie qui oublierait de se considérer comme « Varius, multiplex, multiformis » se mentirait, et mentirait à la vie.

## II. POINT DE GRAMMAIRE

**Passage sélectionné : Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, pages 47 à 54<sup>1</sup> de « En dépit des légendes qui m'entourent... » à la fin du chapitre.**

### **Le verbe : valeurs temporelles, aspectuelles, modales**

Lettre à Marc – Aurèle devenue, dès le deuxième chapitre, mémoires, l'œuvre de Marguerite Yourcenar dont nous venons d'entendre un extrait plonge dans le passé du vieil empereur malade pour revenir au temps de l'écriture mémorielle et envisager, à l'aune de l'expérience et de la sagesse, la réalité de ce passé et ses effets sur le présent. Tel qu'il est découpé, l'extrait s'organise à partir de l'évocation de la jeunesse de l'empereur Hadrien: « une époque mal dégrossie de l'existence, une période opaque et informe, fuyante et fragile ». Mais en réalité, comme le souligne le commentaire d'Olivier Barbarant, c'est tout autant l'évocation concrète de ce passé qui occupe Hadrien que sa propre réflexion sur cette période : les Mémoires sont aux confins de l'essai, l'autobiographie voisine avec la philosophie.

---

<sup>1</sup> Les pages se réfèrent à l'édition Gallimard folio.

L'étude des temps verbaux majoritaires dans le texte permet d'approcher cette représentation particulière du temps. Il s'agit de 4 temps fréquents du mode indicatif : l'imparfait, le présent, le passé simple et le passé composé. L'indicatif regroupe des temps qui permettent de situer les actions sur l'échelle du temps, entre passé et futur, au contraire d'autres modes comme le subjonctif qui expriment une attitude du locuteur par rapport à son propos (le souhait, le regret, l'ordre...). L'indicatif a une valeur temporelle, le subjonctif une valeur modale.

Le temps de l'imparfait est tout d'abord utilisé dans l'évocation de la jeunesse d'Hadrien : « J'étais à peu près à vingt ans ce que je suis aujourd'hui...tout en moi n'était pas mauvais, mais tout pouvait l'être...le règne de Domitien s'achevait ; mon cousin Trajan [...] tournait au grand homme populaire. » (p 7). C'est là le temps attendu dans ce contexte qui exprime une durée imprécise, non définie (« jeunesse...époque...période...à vingt ans... »). On dit que l'imparfait a une valeur durative (il s'agit, par la valeur, de préciser le sens de l'emploi de l'imparfait) et un aspect accompli (la période est révolue), mais non borné (on ignore quand commence et finit la période qu'évoque Hadrien).

NB : aspect, catégorie qui permet de caractériser la durée exprimée par le procès du verbe. Stylistiquement, l'usage de l'imparfait contribue à faire de cette période une tranche de vie indéterminée et floue.

Très vite, Hadrien isole quelques moments qu'il raconte au passé simple : sa nomination comme juge au tribunal (« Je fus nommé juge au tribunal chargé des litiges d'héritages. »), son initiation au droit par Nératius Priscus, son premier discours au tribunal : « mon premier discours au tribunal fit éclater de rire », sa fréquentation des acteurs. Le passé simple permet d'isoler des actions dites de « premier plan » dans la durée dessinée par l'imparfait. Son aspect est accompli, borné ou non borné selon le sémantisme du verbe (« je fus nommé » est borné, car le verbe suggère un moment précis du passé ; mais « j'eus la chance... » est non borné). Le passé simple attire l'attention du lecteur sur des événements signalés, soulignés par le narrateur.

Outre ces temps propres au récit au passé, Hadrien écrit abondamment au présent et au passé composé.

Le présent est tout d'abord celui du temps de l'énonciation, qui renvoie au personnage du mémorialiste : « ...cette jeunesse tant vantée m'apparaît le plus souvent comme une époque...je ne pense pas sans rougir à mon ignorance du monde (p.47)...je ne méprise pas les hommes (p.51)...il n'y a qu'un seul point sur lequel je me sens supérieur au commun des hommes (p.52)... ». Cette valeur énonciative se prête toutefois à des nuances : si « je ne pense pas sans rougir » semble bien correspondre au moment précis de l'énonciation, le présent de « apparaît » dans « cette jeunesse tant vantée m'apparaît le plus souvent... » revêt une dimension itérative ; « je ne méprise pas les hommes » a une valeur plus générale, qui excède le seul temps de l'énoncé. Enfin, certains propos relèvent de la sentence et expriment une valeur gnomique : « Les plus opaques des hommes ne sont pas sans lueur. » (p.51) ou « Toute vie bien réglée a les siens [des moments de vacances], et qui ne sait pas les provoquer ne sait pas vivre » (p.53). Ainsi s'impose le présent du mémorialiste-essayiste, temps du recul et de la réflexion.

Enfin, le passé composé semble faire le lien entre passé et présent dans cet extrait. La fin du chapitre en présente un bel exemple : « Et c'est de la sorte [...] que je me suis finalement

accepté moi-même. » Temps du passé à aspect accompli, le passé composé est toutefois davantage ressenti sémantiquement comme forme composée du présent : « je me suis accepté » prend son ancrage dans le passé, mais signifie aussi « je m'accepte ».

Les quatre temps verbaux évoqués dessinent en réalité un cheminement qui va de l'expérience à la réflexion en une circularité constante. Hadrien ne raconte pas sa jeunesse, mais puise dans cette période de sa vie les sources de sa maturité. C'est au partage d'un présent ample, irrigué par le passé, qu'il invite le lecteur.